

**IDENTITÉS NATIONALES ET UNIVERSALITÉ DE
L'ESPRIT**

**LE CURÉ DE CAMPAGNE ET LE PRIX NOBEL FACE
À L'HISTOIRE**

**OU L'ENJEU DE L'EUROPE ET DE LA
MÉDITERRANÉE**

par

M. Emilio MARIN

Délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, associé étranger,
Membre correspondant de la Pontificia Accademia Romana di archeologia,
Membre de la Real Academia de buenas letras de Barcelona.

Dans une lettre de Cicéron (*Fam.* XIII, 77, 3) envoyée en 46 av. J.-C. à P. Sulpicius Rufus qui commandait les troupes stationnées en Dalmatie, on lit cette requête : « Mon esclave Denys qui s'est occupé de ma bibliothèque – un joli capital ! – a subtilisé bon nombre de livres. Pensant qu'il ne s'en tirerait pas impunément, il a pris la fuite. Il est dans ta province : M. Bolanus, habitué de ma maison, et bien d'autres l'ont vu à Naronna ; mais, l'entendant dire que je l'avais affranchi, ils l'ont cru. Si tu peux faire en sorte qu'il me soit rendu, je ne saurais dire à quel point cela me sera agréable. »

Récemment encore, on aurait pu croire que Cicéron se trompait ; on aurait eu du mal à imaginer le départ absurde d'une bibliothèque dans une région qui apparaissait à nos yeux comme un désert. Mais les recherches nouvelles ont montré le développement de Naronna dès le II^e siècle av. J.-C. : c'est l'horizon chronologique qui avait été proposé par notre confrère Jean Marcadé pour le fameux relief dit des Danseuses, et nos fouilles de 1995-1999 rapportent à la même époque le cadre urbanistique et architectural de la ville : rempart hellénistique de la ville haute, agora préromaine, les édifices contournant le téménos de l'*Augusteum* en bordure occidentale du forum. Au demeurant, Naronna a fourni le groupe le plus nombreux que l'on connaisse dans le monde romain d'effigies de la dynastie impériale du I^{er} siècle de notre ère et les seuls textes conservés de l'Antiquité locale sont les inscriptions latines. Un double héritage – général et particulier – entre ainsi dans la composition du passé historique de la ville.

En 1825, Bariša Ereš, curé de la paroisse de Vid, construisit une maison sur les vestiges d'une tour faisant partie des remparts de Naronna du II^e siècle av. J.-C. Dans les murs de cette maison, il intégra des inscriptions latines dont une douzaine ne sont pas, à proprement parler, authentiques : il s'agit de copies d'après des originaux, dont certains furent ultérieurement envoyés à Zadar, en Dalmatie septentrionale, où se créait un nouveau musée archéologique. Dans la fin du XIX^e

siècle, quand il préparait l'étude des inscriptions de Narone et leur publication dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, notre confrère Theodor Mommsen a émis, à l'égard du curé Ereš, des jugements sévères, en l'accusant d'avoir voulu tromper le lecteur en introduisant les nouvelles lettres au détriment des anciennes : *ubi litterae obscurae essent, a se interpolatos, aliorum ibi poneret exempla a se exarata archetypis divenditis vel pessumdatis* (CIL III, p. 291).

Aujourd'hui, en revanche, la recherche moderne, en analysant la démarche des deux hommes comme je l'ai fait en collaboration avec Gianfranco Paci, Marc Mayer et Isabel Roda, a réhabilité le curé de campagne face aux objections du prix Nobel de littérature de 1902. En réalité, l'amalgame des copies et la manipulation des textes pratiquée par le curé Ereš – à un degré d'ailleurs bien moindre que ne prétendait Mommsen – n'étaient pas une opération arbitraire. Mommsen ne considérait que la lettre des inscriptions, sans tenir compte de la nature des monuments, ni des motifs qui inspiraient l'action du curé Ereš. Quand celui-ci se trouvait devant une inscription claire, il la copiait telle quelle ; dans le cas contraire, et s'il croyait nécessaire d'introduire un complément, il le faisait sans chercher à tromper le lecteur. L'essentiel était pour lui de sauvegarder *in situ* le souvenir du corpus épigraphique de Naronna; le mérite lui en revient.

En 1861, la fondation à Zagreb de l'Académie des sciences et des arts des Slaves du Sud, œuvre de l'évêque de Bosnie-Đakovo et de Srijem, Josip Juraj Strossmayer, marque une date capitale. Strossmayer, un Croate dans l'empire des Habsbourg, s'est illustré non seulement à Vienne, mais à Paris (il y devint l'ami de l'archevêque Mgr Georges Darboy, et entra dans le même groupe minoritaire que les évêques français au concile de Vatican I) ; à Zagreb et à Đakovo – son siège épiscopal dans la plaine de Slavonie (la Pannonie croate) –, il tenta de répandre parmi les Slaves ses tendances œcuméniques en y impliquant à la fois son cœur enraciné dans sa propre patrie et son esprit dominant des territoires beaucoup plus vastes, au point d'exercer son influence également à Rome.

Depuis le XV^e siècle, la Dalmatie abritait des cercles humanistes propres à développer l'érudition à l'égard de l'héritage de l'Antiquité classique. Issu de ces milieux, né à l'époque marquée par Strossmayer, Mgr Frane Bulić (qui fut notre correspondant étranger) s'appliqua sans hésitation, dans ses recherches, à affirmer tout ensemble son identité nationale et l'universalité de l'esprit scientifique. L'érudition qui est à l'origine de la société savante dalmate m'incite à citer ici quelques auteurs *qui latine scripserunt* et qui, à partir de leurs expériences particulières, ont acquis une stature universelle.

Marcus Marulus (1450-1524), originaire de Split, la ville de Dioclétien, s'intéressa aux ruines de Salone et prépara un ouvrage sur l'épigraphie romaine *In epigrammata priscorum commentarius*.

Antonius Verantius, né à Šibenik en 1504, fut ambassadeur du roi hungaro-croate Ferdinand I^{er} à Constantinople et dans l'Asie Mineure ; on lui doit la découverte du *Monumentum Ancyranum* et il mourut cardinal en 1573.

Marcus Antonius de Dominis (1560-1624) fut archevêque de Split, *Dalmatiae et Croatiae primas*. Auteur d'un ouvrage monumental, *De republica ecclesiastica*, il parcourut l'Europe et passa en Angleterre où il fut nommé doyen de Windsor. Mais l'œcuménisme de sa vie et de son œuvre lui valut d'être condamné par le Saint-Office et ses écrits furent brûlés.

Joannes Lucius (1604-1679), né à Trogir, a laissé un ouvrage capital pour le début de la recherche historiographique croate, *De regno Dalmatiae et Croatiae*, paru en 1666 à Amsterdam.

Un bénédictin né à Dubrovnik, devenu membre honoraire de notre Académie depuis 1715, dom Anselme Banduri, mort à Paris en 1743, fut un byzantinologue et un numismate éminent.

Que l'esprit savant universel ne soit pas en opposition avec l'identité nationale, permettez-moi de vous en parler d'après mon propre exemple, quand je travaillais à l'organisation du XIII^e congrès international d'archéologie chrétienne tenu à Split et à Poreč en 1994, au moment de la naissance d'un nouvel état indépendant en Europe, doté d'une forte identité nationale : la Croatie. Dans des circonstances difficiles, 400 congressistes sont venus de quelque 28 pays. La recherche n'a pas de frontières, et même en temps de guerre la permanence du travail scientifique est un gage pour l'avenir. En œuvrant ainsi, nous nous trouvons aux racines même de notre culture, qui doit être entendue au sens large comme culture européenne. Comme disait Jean-Paul II parlant aux diplomates en 1981, « il existe une souveraineté fondamentale de la société qui se manifeste dans la culture de la nation, ce n'est « l'écho d'aucun nationalisme », mais il s'agit toujours d'un élément stable de l'expérience humaine et des perspectives humaines du développement de l'homme ».

Nous parlions d'Ereš et de Mommsen : un curé de campagne et un prix Nobel face à l'histoire... Leurs points de vue respectifs ne doivent pas être nécessairement opposés. Dans la mission du savant, ce sont des jalons sur le chemin de la recherche, tout comme les histoires racontées de génération en génération, par hommes et femmes, auxquelles se référait Ivo Andrić dans son discours du prix Nobel de littérature en 1961 : « En des milliers de langues, sous les climats les plus divers, de siècle en siècle, ... c'est l'histoire de la condition humaine dont se tisse la trame et que, sans fin ni trêve, les hommes racontent aux hommes. » Mais ne perdons pas de vue l'avertissement de Paul Ricœur : « C'est sur le chemin de la critique historique que la mémoire rencontre le sens de la justice. Que serait une mémoire heureuse qui ne serait pas aussi une mémoire équitable ? »

Curieusement Ereš, le curé de campagne, fit inscrire en croate sur le linteau de sa maison-tour de Naronia en 1825 le passage de l'Évangile de Luc (6, 45) où Jésus établit justement la relation entre le cœur et l'esprit : « L'homme bon, du bon trésor de son cœur, tire ce qui est bon, et celui qui est mauvais, de son mauvais fonds, tire ce qui est mauvais : car c'est du trop-plein du cœur que parle sa bouche. » Permettez-moi encore, au titre d'ambassadeur de Croatie près le Saint-Siège, d'ajouter une autre citation. Notre confrère Joseph Ratzinger, à la veille de la

disparition de Jean-Paul II et de sa propre élection au siège épiscopal de Rome, traité à Subiaco, le 1^{er} avril 2005, de « l'Europe dans la crise des cultures ». Il déclarait : « Nous avons besoin d'hommes dont l'intelligence soit éclairée par la lumière de Dieu et auxquels Dieu ouvre le cœur, de façon à ce que leur intelligence puisse parler à l'intelligence des autres et que leur cœur puisse ouvrir le cœur des autres. »

Et j'ajouterais encore un troisième point de vue, celui de la Méditerranée. Dans *L'Été*, Albert Camus s'exclame : « Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède, et si votre âme est une bête pauvre ! Mais, pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et du non, de midi et des minuits, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a, là-bas, une flamme qui les attend. » Cependant, le poète tchèque Jiří Walker, n'ayant pas, au moment de sa première rencontre sur une île adriatique croate, reconnu la mer qu'il avait imaginée, splendide, a fini par rejoindre ses merveilles seulement le septième jour, et cela : « dans les yeux des marins" »!

Face à l'héritage, le nôtre, l'europpéen et le méditerranéen, on est, aussi, toujours saisi par le point de vue particulier, expérimenté et d'une ou de l'autre manière vécu, réalisé dedans la personne ou dedans les personnes ; et celui universel et savant ; nous avons besoin des deux, car la réalité est composée des deux.

Toute l'Europe n'est pas Méditerranée et toute la Méditerranée n'est pas Europe. D'où l'importance essentielle des zones où se rencontrent l'Europe et la Méditerranée. Les relations s'établissent selon des axes bien connus, toujours les mêmes, passant par la France, l'Italie, la Grèce, l'Espagne et également la Croatie. Il reste que ces axes particuliers devraient s'étendre à l'universalité de la communauté. Le continent européen gagnerait à s'appuyer davantage sur la Méditerranée et, dans ce processus, les villes depuis l'Antiquité ne cessent de s'avérer des jalons décisifs.

Après les découvertes du XVI^e s.iècle, l'Europe s'est constituée en se détachant de la Méditerranée pour ensuite se précipiter vers de nouveaux continents et de nouvelles mers. Après les découvertes du XX^e s.iècle, l'Europe, affaiblie par deux terribles guerres, s'est resserrée et a instauré l'Union européenne, qui heureusement n'a pas hésité à embrasser les villes méditerranéennes et les villes continentales. L'enjeu décisif de la globalisation européenne sera maintenant de retrouver la Méditerranée.

Ainsi sera jeté un pont entre ses identités du cœur et l'universalité de la raison, en gardant les unes et l'autre pour ce monde du nouveau siècle qui est le nôtre.